

ÉRIC PESTY

LE PHILOSOPHE ET LE DESSINEUR

Si une philosophie se mesure à l'aune des concepts qu'elle élabore, le nom d'Emmanuel Fournier restera attaché au concept très fécond d'infinitif. Remarquons que l'infinitif recouvre, dans ce travail, deux rationalités distinctes, qui toutes deux intéressent l'écriture contemporaine.

Une rationalité *intra-linguistique*, pour laquelle l'infinitif forme la matrice d'un projet philosophique et grammatical, qui se caractérise par l'exclusion, dans l'espace de la phrase, de certaines catégories de mots (substantifs et adjectifs notamment) au profit d'un seul et unique mode, impersonnel : l'infinitif et ses auxiliaires, le gérondif et les participes. De nature essentiellement syntaxique, cette tentative d'écriture, qui marque aussi l'invention d'une langue, a pu être désignée sous le nom de « déconjugaison ». Sur un plan philosophique, le projet est de faire abstraction des questions du sujet, de l'objet ou de l'être qui, pour l'auteur, entravent la réflexion ; ce faisant la « langue infinitive » se donnera les moyens de reprendre à neuf les principales questions de la philosophie.

Une rationalité *extra-linguistique* de l'infinitif, que l'on opposera à toute idéologie de la finitude ou de l'achèvement. Car la vertu fondamentale de l'infinitif est de libérer la pensée des cadres où elle s'enferme, souvent à son insu, pour y substituer son ouverture propre : la forme du potentiel et de l'inachevé qu'il contient. Ici, c'est la composition du livre qui pourra servir d'emblème, dans la mesure où l'écriture se trouve nécessairement confrontée à ce support matériel clos, définitif et contradictoire, pour cette raison même, avec la conception infinitive. En toute logique la question de l'inachèvement du livre est en jeu, que le philosophe autant que le dessineur auront à formuler.

Jusqu'à il y a peu, chaque ouvrage d'Emmanuel Fournier, de dessin comme de philosophie, pouvait apparemment se ramener à une variation sur cette question du livre et son inachèvement interrogé. Qu'on songe à la répétition différenciée du motif dans les livres de dessin (*Sur la lecture, La même chose*) ; qu'on songe à la forme de *Croire devoir penser*, composée de 999 propositions philosophiques rédigées en langue infinitive, et aux divers types d'organisation qui le structurent ; qu'on songe à *l'Infinitif des pensées, comprenant les Carnets d'Ouessant*, organisé peu ou prou chronologiquement, à cette réserve près qu'un certain carnet a été délibérément soustrait de la publication, lequel fournira, à quelques années de distance, la matière textuelle de *Mer à faire*.

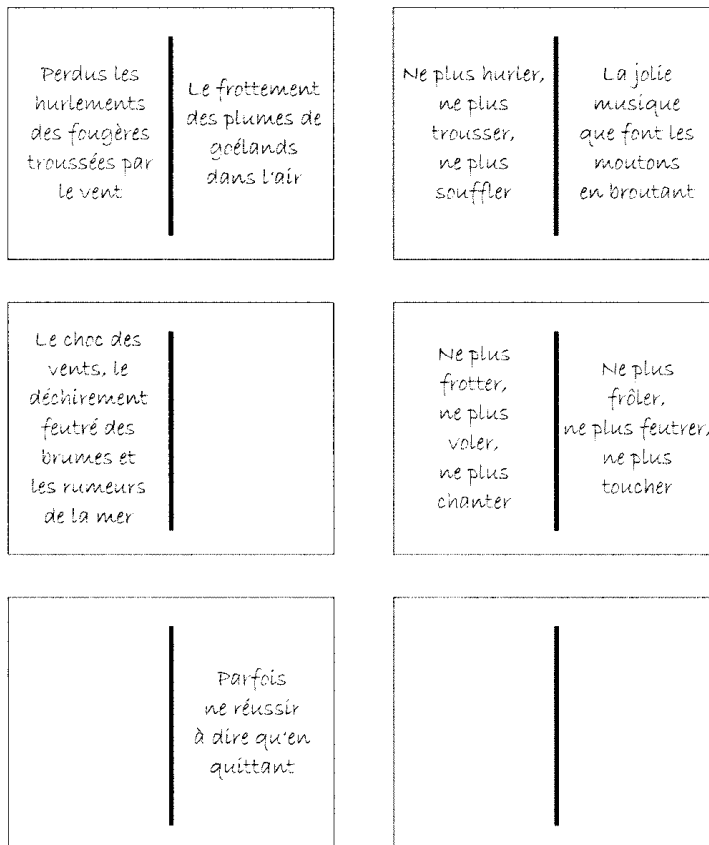
Or, il semble que si les ouvrages de dessin et de philosophie donnent lieu, dans un premier temps à des formes singulières (c'est-à-dire non plurielles) de livres, un déplacement significatif s'opère avec la publication de *Dénuier Dessiner Désirer*, puis avec les deux cordels publiés par Contrat maint. Deux titres composés tous deux en diptyque; deux titres qui font intervenir, de façon différente, la problématique du dessin dans l'écriture philosophique et, proposant l'immixtion d'une pratique dans l'autre, tendent dès lors à inachever, non plus seulement le livre mais plus radicalement s'il se peut, l'œuvre publiée de l'auteur. Pour le dire autrement : si, par leur forme en diptyque, *Dénuier Dessiner Désirer* et les deux cordels parus chez Contrat maint suggèrent un approfondissement manifeste de la conception extra-linguistique de l'infinif, cet approfondissement trouvera des répercussions sur l'ensemble de la bibliographie d'Emmanuel Fournier.

Dans *Dénuier Dessiner Désirer*, la forme du diptyque (*36 Morceaux*, livre de dessin et *Mer à faire*, livre de texte) se justifie par une analogie strictement établie entre les « dessins de mer », si peu substantiels en effet, et l'écriture infinitive, non substantive. Entre-deux, le journal du dessineur-philosophe face au motif, et aux problèmes que pose sa transcription graphique.

Dans les deux cordels (*l'Espace Domino* et *Méthodes pour échapper à l'analogie, montrées à la façon des dominos*) se théorise la possibilité d'une ouverture de l'espace pictural, bi-dimensionnel, qui ne soit plus assujéti ou inféodé à la profondeur : l'illusoire et cavalière troisième dimension. Appuyée là encore sur le travail du dessineur, puisqu'elle déploie le titre de sa première exposition, la réponse est trouvée dans le recours à la figure du jeu de domino qui constitue, à nouveau en diptyque, ces deux livres brefs.

Objets pluriels, *Dénuier Dessiner Désirer* et les deux cordels de Contrat maint suggèrent donc, dans leur composition en diptyque, un approfondissement majeur de la conception infinitive, considérée sous son aspect extra-linguistique. L'hypothèse que je soutiendrai est pourtant que ces deux diptyques requièrent, rétrospectivement, de s'interroger sur l'ensemble des publications de l'auteur, et l'économie dans laquelle elles s'inscrivent. Ainsi la bibliographie d'Emmanuel Fournier pourra-t-elle paraître, dans sa binarité stricte, relever elle-même d'une composition en domino, où les items bibliographiques figureraient les pièces d'une construction ouverte et sans cesse à rejouer – tout comme la restitution des dates de composition devant chacun des livres publiés, traversant la verticalité tête de la liste, semble induire de nouveaux jeux de correspondance entre les éléments de cette série.

Je conclurai sur ce point : si la récente remontée à la surface du travail de dessin dans le travail philosophique, avec la parution de *Dénuer Dessiner Désirer* ou des cordels de Contrat maint, a permis le déplacement que nous évoquions : d'une pensée de la forme singulière du livre à celle d'une forme plurielle, où l'écriture semble s'appuyer sur le dessin pour sortir de soi et se réinventer; elle permet désormais d'ouvrir à l'infinif, et à son implacable économie, un tout nouvel espace d'investigation philosophique : l'écriture de la bibliographie elle-même.



Perdus, postface de *Mer à faire*, Emmanuel Fournier, 2006